

Je veux chercher sincèrement quelles sont les plaies de ce monde, quels en sont les causes et les remèdes, et le médecin a besoin de tout voir et le droit de tout dire. J'ai la conscience de le faire avec des sentiments honnêtes et dans un but utile; cela me suffit; cela doit suffire aux autres.

## CHAPITRE II.

### DE L'ART.

#### I.

On est généralement porté de nos jours à considérer comme purement spéculative toute discussion approfondie sur la nature du dogme religieux et de la souveraineté politique. C'est un signe de faiblesse d'esprit et de cécité; mais on n'en est point encore venu à douter de l'importance pratique des conséquences les plus immédiates de ces grands principes.

Je veux parler, en politique, de l'influence des mœurs et des lois; en religion, de celle de la morale et du culte.

Le dogme religieux est une notion de l'infini, de la perfection; le culte est l'échelle au moyen de laquelle l'homme, partant de son état actuel, s'élève à la conception de cette notion de l'infini, à l'amour de cette perfection; la morale est, au contraire, l'échelle par laquelle l'homme, soutenu par cette notion, imprégné de

cet amour, redescend dans la vie pour la modifier à son tour.

Le culte et la morale sont une suite de degrés de relation entre l'homme et l'infini.

L'art, qui n'est également que l'expression des relations harmoniques, doit avoir une immense influence sur le développement et la décadence des morales et des cultes.

Examinons l'art à ce point de vue.

L'art a trois époques, ou, si l'on veut, trois formes bien distinctes, et chacune de ces formes suppose celle qui la précède; ces trois époques se retrouvent dans toute éducation d'artiste. Expliquons-nous.

D'abord l'art n'est que la fixation, la copie de ce que l'artiste voit ou de ce qu'il invente. Avant de s'élever plus haut, il faut en effet qu'il puisse copier la nature ou rendre sa pensée. En ce sens l'art n'est qu'une espèce de réalisation des formes ou des idées : c'est le corps, la manifestation de la mémoire ou de l'imagination.

Telle est la première époque de l'art, époque naïve ou monstrueuse, pédante ou bizarre; époque d'esclavage ou de caprice, d'assujétissement servile ou de fantasque liberté.

## II.

Mais bientôt l'artiste s'élevant à une plus haute conception de la nature et de l'harmonie, s'aperçoit que dans l'ensemble des phénomènes, des formes et des mouvements, il en est d'accessoires, de purement accidentels qui peuvent être négligés; que d'autres, au

contraire, sont nécessaires et permanents; il s'attache exclusivement à ceux-ci, il saisit en un mot les caractères; et, loin que cette séparation nuise à l'effet qu'il veut obtenir, il s'aperçoit que la mélodie qui s'exhale des choses devient plus nette, plus pure, plus saisissable pour tous dans le silence qu'il a fait autour d'elle. C'est ainsi que son œuvre devient pour son âme une étude; et, quand enfin il a compris et rendu la nature, son œuvre achevée devient un enseignement pour tous. Néophyte, puis initiateur, l'artiste cherche ainsi, dans un monde tumultueux, l'ordre et l'unité de la vie, les dégage des agitations étrangères, les isole et les montre aux hommes, simples et dévoilés.

Mais, de même que, dans la reproduction de la nature, l'artiste cherche les caractères, dans la reproduction de l'être qu'il imagine, il s'efforce de maintenir l'unité; il montre comment l'idée persiste et surnage, toujours la même, identique au milieu des tourbillons et des flots agités de la passion et de la vie; enfin, il crée les types.

Telles sont les formes de la deuxième époque de l'art plastique et de la littérature; ce sont les personnifications des types et des caractères. L'art devient ainsi l'auxiliaire le plus puissant et, en réalité, le créateur des cultes tels qu'ils ont été compris jusqu'à ce jour. La création des types est en effet une œuvre toute spiritualiste, c'est un effort incessant à la recherche de l'unité de l'être par la pensée. Nous avons déjà montré que l'idée chrétienne n'était que la divinisation du moi; c'est par la création successive de mois ou de types de plus en plus élevés que l'on arrive enfin à la conception de ce moi

parfait et absolu qui constitue l'infini dans la donnée chrétienne.

La détermination des caractères est tout aussi propre à conduire l'homme à l'adoration de la divinité de la nature ; nous ne distinguons en effet les phénomènes naturels que par leurs qualifications. Arriver à comprendre dans ces phénomènes ce qu'il y a d'éternel et de nécessaire, tel est le terme le plus élevé de l'art. Ainsi compris, tel est aussi le but du culte, et tel est le caractère qu'il a revêtu pendant toute la période païenne.

Il suffit de remarquer que les anges du christianisme sont de véritables types, des mois, des substantifs imaginés ; tandis que les dieux de la Grèce, qui jouaient, dans le culte païen, le rôle des anges dans le culte chrétien, sont de véritables caractères de la nature, des formes ou des qualités, des adjectifs isolés et abstraits.

C'est ainsi que se reflète dans l'art la querelle interminable des nominalistes et des réalistes, de la synthèse et de l'analyse, des méthodes enfin ; car telle est toujours la question, que ce soit dans l'art, dans la science, dans la religion, dans la pratique : unir ou distinguer, nommer ou qualifier, adorer les noms ou les épithètes, déifier le nombre ou l'unité, l'homme ou la nature, s'élever par les types à l'unité absolue ou s'absorber par les caractères dans la diversité infinie.

### III.

Les génies de l'Orient et les fées de l'Occident sont les formes légendaires dans lesquelles se manifeste avec le plus de clarté l'époque de l'art que nous venons de préciser.

Les fées sont en effet de véritables personnifications des adjectifs. Chacune d'elles ne peut accorder qu'un don : l'une rendra son protégé bon ; l'autre, riche ; l'autre, heureux ; l'autre, beau ; l'autre, courageux ; aucune ne pourrait lui donner ces qualités à la fois ; cela n'est pas dans leur nature ; mais, si elles sont ainsi limitées dans l'espèce de leur don, l'étendue de ce don n'a pas de limite.

Au contraire, les génies sont des individualisations de la substance ; chacun d'eux peut se manifester suivant toutes les formes ; ils ont toutes les qualités ; mais, si leur puissance n'est point limitée dans l'espèce, elle l'est dans la quantité ; et, si leur bienveillance ou leur haine peut nuire ou servir en toute circonstance, leur pouvoir est soumis à celui de génies plus puissants. Leur activité semble enfermée dans un cercle, nulle direction ne lui est imposée, mais elle s'arrête à la circonférence. Les fées sont enfermées entre des lignes parallèles ; leur activité ne s'exerce que dans une seule direction, mais dans cette direction elle est indéfinie.

Ainsi se manifeste dans la légende la hiérarchie des types ou des substantifs capables de toutes les qualités, et la distinction des caractères ou des adjectifs.

Mais l'être a tellement besoin de se compléter, que toujours, à côté de la manifestation disciplinaire et religieuse, vient se placer une manifestation libre et indépendante ; nous avons tous vu, dans l'éducation chrétienne, à côté de la légende sacrée des génies (les anges), venir se placer dans les préoccupations de l'enfant la légende libre et populaire des fées, et l'on peut dire que le paganisme a, sous ce rapport, persisté jusqu'à nos jours. Ces contradictions sont inévitables dans toute éducation

exclusive. L'homme demande à la légende et au roman ce que la religion et la société lui refusent.

Il n'en est pas moins vrai que cette juxtaposition des anges et des fées dans notre éducation première est une des plus étranges aberrations sociales. Que voulez-vous donc que devienne cette jeune intelligence que vous écartelez ainsi, que vous tirez à la fois dans des sens opposés? Que deviendra ce cœur auquel vous offrez un amour et des entraînements contradictoires?

Ne croyez point que ces impressions primitives s'oublient. L'indifférence ou le scepticisme, la mort de l'âme peuvent seuls les effacer. Vous mettez ainsi la lutte dans chaque conscience, dans chaque aspiration vers l'infini, puis vous vous étonnez de trouver plus tard la lutte au sein de la société. Vous semez la zizanie, puis vous vous étonnez de la récolter dans vos champs.

Allons! avec la science il vous faut oublier la moitié de la légende et la moitié de l'art, le salut de votre ordre social et la conservation du christianisme sont à ce prix.

Et si de tels sacrifices vous semblent trop pénibles, il faut alors accepter la doctrine qui seule harmonise et justifie toutes les aspirations de l'âme, tous les symbolismes, toutes les manifestations de l'être; soyez panthéistes.

Aussi bien, je vous le dis en vérité, vous l'êtes et depuis longtemps. Pourquoi donc ne l'avouez-vous pas? Allons! ne fût-ce que pour l'amour de vous-mêmes, allons! un peu de courage, un peu de franchise, un peu de loyauté!

Quand vous criez après nous, il me semble toujours entendre ces gens qui crient au voleur de peur d'être eux-mêmes arrêtés.

Voyez l'art, imitez-le; il était en route; en si bon chemin, il ne s'est point arrêté.

#### IV.

On s'aperçut bientôt que lorsque les caractères de la nature étaient saisis et rendus, ils étaient toujours dans une admirable harmonie, il s'en exhalait un sentiment, ils renfermaient une âme, ils exprimaient un type, ils avaient une unité.

De même, quand le type était créé, l'ensemble des caractères par lesquels il était réalisé devenait l'expression même de la nature et de la vie, l'expression de la beauté. Si bien que les formes les plus parfaites et la beauté même furent considérées comme le résultat de la réalisation de l'idée pure; et telle est l'origine et le sens de ce mot, l'idéal, appliqué à la sculpture antique. Ainsi dans les formes habitait une idée, ainsi l'idée régénérait la forme, ainsi sous le mouvement et la vie se cachait le sentiment, ainsi le sentiment réalisait incessamment le mouvement et la vie; si bien que l'on en vint à dire qu'il y avait du sentiment dans un paysage, du mouvement dans une mélodie, et ceci n'était point une figure, cela était une réalité.

Telle est la troisième époque de l'art, telle est sa forme la plus complète et la plus élevée; désormais il n'appelait plus une synthèse future pour accorder des conceptions ennemies, des tendances opposées; l'antinomie était vaincue, la synthèse était faite, et, qu'on le voulût ou non, dans l'art, le panthéisme était proclamé.

Sous cette forme nouvelle, l'art est essentiellement destructeur de toute religion exclusive, et l'on a sou-

vent constaté qu'un tel développement esthétique concorde toujours dans l'histoire avec la décadence des dogmes et le commencement du protestantisme et de la philosophie.

Dans notre société, cette concordance est hors de doute, et je ne connais point de synchronisme historique plus éloquent que celui de la réforme et de la renaissance des lettres et des arts.

Dans la recherche des types et des caractères, l'art ne sort point des catégories dont il veut exprimer l'essence ou les formes. Il montre dans ces catégories la perfection et l'harmonie, mais il ne démontre point leur commune origine et leur unité. En le maintenant dans la ligne qui s'accorde avec le dogme, l'art peut donc aider au culte, il doit même s'identifier presque avec lui.

A cette époque, l'artiste rend les formes par des formes, la pensée par la pensée, etc. A ce point de l'art enfin, la sculpture est la langue des formes, la poésie, celle des idées, la musique est la langue des émotions et du sentiment, la peinture, la langue du mouvement et de la vie; alors la musique et la poésie sont les expressions de l'âme, du moi; les arts plastiques sont l'expression de la nature.

Quand l'art s'est fait franchement panthéiste, il n'en n'en est plus ainsi; c'est alors avec la langue du cœur et de l'esprit qu'il aime surtout à rendre les formes et la vie; c'est avec les agitations de la nature, c'est avec la lumière, avec les formes qu'il aime à rendre les agitations de l'âme et les types immobiles en lesquels s'est reposé l'esprit.

C'est ainsi qu'il devient le culte du PAN, la glorifi-

cation de l'immuable diversité, l'affirmation de l'unité de substance, de l'égale nécessité de l'homme et de la nature, de la matière et de l'esprit.

## V.

C'est à cette grande mission que s'est élevé l'art aujourd'hui. Voilà ce qu'enseigne sa voix puissante, voilà ce que proclament incessamment et le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur, la voix du chanteur et la lyre du poète; voilà l'œuvre à laquelle ils ont voué leur âme et leur vie, leurs bras et leur pensée; voilà leur rêve à tous et voilà leur espoir. Ils gémissent quand cet espoir s'éloigne, quand le rêve s'évanouit, quand la forme refuse de l'êtreindre captif.

Et cependant ils l'ignorent; ont-ils besoin de savoir? Instruments du progrès, ils sont ce que le temps les fait. Comme des cordes sonores, le vent passe, ils chantent et ne savent pourquoi. S'ils le savaient, peut-être ils ne chanteraient pas. Qu'ils aillent donc, qu'ils minent, qu'ils détruisent un monde qu'ils voudraient défendre! ils ont bien commencé.

Quelques-uns, qu'une lueur fugitive illumine, à sa clarté douteuse voient la pâleur et les plaies du mourant; ils se troublent alors, ils regrettent, ils pleurent, et leurs larmes coulent comme un poison sur le lit d'agonie; leurs sanglots l'affolent et leur douleur l'achève. Voyez Musset! le même homme qui ridiculisait le socialisme et la philosophie moderne, ce même homme écrivait Rolla! Du glorieux poète des stances à la Malibran ou du rimailleux de l'espoir en Dieu, le-

quel était inspiré? lequel agitait les cœurs? lequel était fier de son œuvre?

Cependant si les grands artistes contemporains suffisent ainsi à l'action du radicalisme et de la négation religieuse et sociale, il naît de cette ignorance de leur influence un grave inconvénient.

Dans le choix de leurs sujets et dans l'expression philosophique de leur pensée ils contredisent l'esthétique qui les conduit, et, bien que toute leur puissance soit dans l'art, et qu'en conséquence ils suffisent à la destruction, ils contribuent cependant, par cette discordance entre leur vie politique et intellectuelle et leur vie d'artiste, à entretenir tous les maux et toutes les contradictions de l'éclectisme; et cela d'autant plus que leurs œuvres mêmes ne sont point exemptes de ce vice. Ils deviennent ainsi de véritables agents de décadence et de corruption, et contribuent pour une grande part à ce lâche abandon de toute croyance nette et vigoureuse, et à toutes les misères de ce temps. C'est un grand malheur que l'art soit ainsi détourné de sa haute mission d'élever l'homme et de le rapprocher de la perfection.

Il est superflu de montrer combien la tendance panthéiste dont je parle est dans les entraînements de l'opinion. Ce mouvement est tel qu'il y a même excès. On remarque une sorte de tendance païenne qui ne peut être justifiée que par la permanence de l'enseignement spiritualiste; c'est une sorte de réaction de compensation; mais de telles compensations ne sont point un système, et ne peuvent avoir que de funestes résultats.

En tout cas, l'art s'étant fait panthéiste et révolutionnaire, et la littérature de la réaction ayant tout aussi bien ce caractère que celle du parti du mouvement, il faut encore choisir entre le dogme et la société d'une part, et l'art et la littérature d'autre part.

Depuis quelque temps, on s'est enfin aperçu de cette tendance de la littérature. Faute de comprendre l'influence de l'art sur la morale, on s'est attaché au sens des phrases, on a cru que l'action de la littérature tenait à la nature des idées qu'elle mettait en circulation, on n'a pas tenu compte des formes par lesquelles étaient exprimées ces idées.

Je veux tâcher de rendre sensible l'influence de ces formes.

## VI.

Avant d'entreprendre cette tâche, il est utile de faire une remarque. En raison de la division des catégories dont j'ai parlé plus haut, en simples et complexes, lorsque l'art s'élève à cette intelligence de l'unité, qui est la plus haute expression de sa puissance; c'est surtout la sculpture qui supplée la poésie et réciproquement. J'ai déjà remarqué que c'était ce que l'on nomme l'idéal antique. De même, la musique et la peinture se suppléent, et la musique peut rendre la vie de la nature comme la peinture rend les sentiments de l'âme: telle est, pour en citer un exemple, la symphonie pastorale, et tel semble être le but des efforts de l'école moderne des paysagistes français. Cette forme des arts, qui se servent des harmonies mesurées de la gamme, n'a point de nom qui la désigne; il serait absolument nécessaire de lui en donner

un. Si elle en manque, c'est qu'elle est une conquête toute récente de l'humanité. De même que l'idéal fut une création du paganisme grec dont on retrouve les premiers essais dans l'Égypte, elle est une création de la renaissance, et l'on n'en retrouverait quelques germes que dans l'Arie. Je ne parle point de l'Inde; elle était confusément panthéiste, et bien qu'elle n'en eût pas conscience, elle a connu toutes les formes de l'art; mais toutes ses réalisations ont été vagues et nuageuses, elles semblent les ébauches ou les esquisses d'un génie qui se cherche lui-même et ne se comprend point encore; elles ont le charme enivrant ou la terreur, le délire et l'indécision des rêves. L'Inde eut l'intuition de l'être, elle n'en eut pas l'intelligence; comme la pythie sur le trépied, un dieu l'assiége; en elle est une prophétie; sa voix est un oracle, elle en a la fatalité comme elle en a l'obscurité.

Tout ce que je puis dire de cette faculté innommée d'exprimer la vie par les sons ou les émotions par la lumière, c'est qu'elle est l'apanage des coloristes, et que la création de l'idéal est celui des dessinateurs. Ceux-ci sont les artistes penseurs; à eux l'action durable, puissante sur un petit nombre d'esprits privilégiés; elle se poursuit pendant des siècles, et presque tous, poètes ou sculpteurs, leur œuvre défie le temps. Les coloristes, moins philosophes et plus passionnés, s'adressent à tous, parlent à tous les cœurs, mais leurs œuvres sont plus fragiles et plus vite oubliées. Ils ont ainsi chacun leurs parts; aux uns la foule des hommes, aux autres les années.

Et maintenant quel architecte, quel génie créateur,

unissant dans son œuvre l'idéal au sentiment passionné de la vie, travaillant à la fois pour l'avenir et pour tous, bâtira le temple nouveau?

Il est temps, car l'humanité, sans abri, va bientôt prier sous les cieux étoilés; la vieille cathédrale est menacée par de puissants ennemis, et l'esprit humain étouffe en ses étroits arceaux.

Ces ennemis de l'Église, vous les aimez, et contre leurs coups vous ne la défendez point.

Ce sont les chercheurs d'idéal, Goethe, le chantre de Faust, et l'auteur de la Stratonice, du *Tu Marcellus eris* et du Plafond d'Homère; ce sont aussi Beethoven, et le peintre du Massacre de Scio, de la Barque du Dante, et de la Coupole d'Orphée.

## VII.

Un des signes les plus frappants du grand mouvement que l'art moderne a produit dans les esprits, c'est la valeur toujours croissante qu'acquiert le tableau de l'École d'Athènes. L'œuvre de M. Ingres a grandement contribué à ce mouvement, ainsi que celle d'André Chénier; mais cela n'eût point suffi sans l'apparition de la Vénus de Milo. Elle ouvrit les yeux des aveugles, et comme l'étoile du matin, elle apparut dans la nuit annonçant la lumière. Elle a tout modifié, l'art et la critique, et les sentiments et les pensées des hommes. Ah! je comprends que les premiers chrétiens voulussent briser ces images, et les catholiques sincères doivent tous la maudire.

L'idéal est, en effet, propre au paganisme; c'est pourquoi tous les grands progrès dans l'art se sont, pendant

la période chrétienne, produits dans la peinture et dans la musique, à l'exclusion de la sculpture et de la poésie dans lesquelles les Grecs sont restés nos maîtres. Aussi, dans la plus grande partie de son œuvre, Raphaël s'est-il maintenu dans la donnée sentimentale. Quelle que soit sa supériorité sur son maître, sa conception de l'art n'est point autre que celle du Pérugin. Malgré l'ampleur et la beauté des formes, cette beauté n'est point l'œuvre, elle en est distincte et pour ainsi dire indépendante; elle est l'ornement, le vêtement glorieux de l'art, elle n'est point l'art lui-même. Mais entraîné dans cette voie par l'amour de la forme, il comprit l'idéal. Alors sortit de son cerveau l'œuvre puissante et longtemps méconnue qui, dans l'avenir, fera surtout sa gloire, c'était l'*École d'Athènes*; il semble que ce nom glorieux conserve une force immortelle. Raphaël s'arrêta, son rêve était réalisé; d'un seul bond il avait franchi des générations humaines; c'était assez, il fut content, et son siècle ne pouvait le comprendre; c'est à peine si le nôtre commence. Mais certes, ce grand homme ne mourut pas spiritualiste et chrétien. Armé de l'anneau magique, on n'enferme pas ainsi la pensée sous la forme, comme un génie captif en un talisman, sans croire à la loi unique qui joint et régit à la fois dans l'infini la forme et la pensée, la matière et l'esprit.

Je ne veux point ici faire une esthétique, et j'en ai dit assez pour aborder le sujet que j'avais en vue, la décadence du culte et de la morale.

## CHAPITRE III.

### DOGME ET MORALE.

#### I.

Je veux employer dans ce chapitre la même méthode d'investigation que dans ceux qui précèdent : la comparaison historique. C'est le moyen le plus bref; il présente ces deux avantages de procéder du connu à l'inconnu, du passé au présent, et d'indiquer le mouvement des peuples et de l'humanité.

Un caractère spécial à toutes les décadences, c'est que l'élément de désorganisation qui se développe en elles présente, quelles que soient les formes monstrueuses qu'il revête, une sorte de légitimité; c'est une des expressions de l'âme ou des formes de la vie, une des énergies de l'homme qui, négligée ou repoussée par le principe social du temps, demande à se développer, à grandir à son tour, crée des mœurs, veut des lois, appelle une société qui l'accepte.